

SALONS DE PARIS.

PARIS, 1^{ER} AVRIL 1847.



CELLE source de curiosités physiques et morales que cette cour d'Espagne ! Je crois, ma parole d'honneur, que la nature l'a créée pour les besoins quotidiens de la chronique.

Assurément la réconciliation de M. Guizot et de lord Normanby, accomplie sous les auspices de deux banquiers cosmopolites ; assurément MM. Rothschild et Baring, obtenant pour les écus effrayés, ce que deux grandes nations réclamaient en vain pour leur repos menacé de toutes parts ; les amours du roi Louis de Bavière avec mademoiselle Lola Montès, laquelle demoiselle destitue les ministres de Sa Majesté, exile le prince héréditaire, s'étale en plein midi dans les carrosses de la reine légitime, corrige à coups de parapluie, fait mordre aux jambes les fidèles sujets de son royal amant, et prie ce grand monarque d'aller lui quérir en personne, les commis-Joseph qui ne la comprennent pas ; l'empereur Nicolas nommant, en vertu d'un ukase contre-signé par son ministre de la guerre, la grande-duchesse Mikhaïlowna, colonel du régiment des lanciers Serprakof ; le pauvre maréchal Soult cédant pour cent soixante mille francs comptant, à un Anglais, un Murillo qui lui en coûta le double et dont il possède les titres de propriété en bonne et due forme ; M. Bois-le-Comte, ambassadeur de France auprès de la république Helvétique, prêtant serment devant la cour royale de Paris en sa qualité de comte féodal ; le 29 octobre armant chevalier un M. Cabanis, capitoul et maire de Toulouse, que j'ai connu démocrate en diable ; le théâtre de Saint-Germain-en-Laye annonçant au public une représentation *gratuite* pour célébrer le retour d'*Alexandre Dumas, marquis de la Pailleterie*, au milieu de son peuple ; M. le comte Walevski, fils incontesté d'un grand homme, sollicitant une mission de M. Guizot, s'extasiant et se pâmant d'admiration sous les voûtes où plane encore l'aigle de César : assurément, vous dis-je, toutes ces choses sont bien faites pour désopiler la rate la plus racornie ; mais, encore une fois, ces ravissantes drôleries sont moins que rien à côté des nouvelles qui nous viennent de Madrid, et qui accaparent depuis huit jours l'attention de tous les salons de l'Europe.

Toutefois, avant de vous raconter ces hontes de l'humanité, vous me permettrez de revendiquer, pour moi, le triste mérite de les avoir pressenties. On a beau dire qu'un Dieu prudent et sage cache pour nous les événements dans une nuit épaisse,

*Prudens futuri temporis exitum,
Caliginosa nocte premit Deus.*

Le fait est qu'il y a près d'un an je vous déclarai net que la nature offensée avait refusé à don Francisco le pouvoir de perpétuer son espèce, et que, de son côté, l'innocente Isabelle avait hérité d'une foule de qualités paternelles manifestement contraires au principe de la succession directe. J'ajoutai même que, si le cruel projet de conjoindre ces deux personnages venait à se réaliser,

cette union recèlerait nécessairement toutes sortes de nullités canoniques, attendu qu'en général deux zéros ne forment pas une unité.

Eh bien ! ce pronostic, hasardé d'après des informations certaines, fit alors crever sur ma tête une nuée d'invectives. De tous les points cardinaux, on cria : "Haro sur Nicolas." N'être toute sa vie qu'un bel esprit qui discute sur des riens, quelle triste condition ! disaient les moins irrités ; fouiller ainsi dans les mystères des alcôves royales, inventer des infirmités souveraines, pour se procurer le plaisir de les remuer, et supposer à des princes bien nés une incapacité quelconque, c'est outrager la nature et la monarchie, c'est infâme, c'est odieux, c'est pendable ; ce Nicolas ose tout, excepter signer son nom, ce qui prouve au moins qu'il rougit encore de quelque chose, s'écriaient mes ennemis.

Et moi je leur répondais : La monarchie ! Je la porte dans mon cœur, j'en rafole ; mais je ne la veux pas impotente, parce que j'ai peur que l'humanité ne boîte de sa goutte et ne gémissse quand elle geint. Prenez garde, mes seigneurs, en persistant à vouloir subordonner la règle morale à l'utilité politique, vous vous exposerez à toutes sortes de désagréments ; vous sèmerez des scandales, des turpitudes, des révolutions peut-être ; vous achèverez de délustrer la royauté ; vous en ferez une infirmerie et je ne répondrais même pas qu'en la voyant aussi souffreteuse, rachitique, dolente, humorale et abaissée, ses fidèles ne se crussent un jour ramenés à l'époque des Borgia. Alors tout prestige étant dissipé, les boutures royales n'auraient plus de tuteurs contre l'orage, ce qui serait un très grand malheur pour l'humanité : donc je demande formellement que le mariage de la reine Isabelle avec don Francisco soit indéfiniment ajourné.

Voilà ce que je disais, l'an passé, à qui voulait l'entendre. Mais, chose extraordinaire, ma voix ne fut pas écoutée par les puissances, et, nonobstant mes protestations réitérées, la diplomatie passa outre à la célébration de cette union fatale. — Observez que je dis : à la célébration, et pas autre chose. — Enfin dans cette circonstance solennelle, la diplomatie a, pour me servir de sa formule, franchi le Rubicon, ce qui, soit dit en passant, me fait songer qu'à côté du Rubicon se trouve précisément la république de Saint-Marin.

Voyez aussi ce qui arrive quatre mois seulement après ce mariage fantastique : une mésintelligence atroce éclate entre les deux époux, pour qui le lit nuptial n'est plus qu'un théâtre d'amères dérisions ; la reine est profondément ulcérée contre son mari ; le roi n'éprouve que des répugnances pour la reine ; l'un et l'autre se gratifient des plus étranges accusations. Est-ce là, dit Isabelle, l'époux et les feux que j'avais rêvés ?

Mère cruelle, il fallait de ta fille
Aux murs d'un cloître ensevelir les jours.
Là, Dieu du moins nous crée une famille :
Là, son amour éteint tous les amours.